Ding ! Dang ! Tlan !... Carillon fêlé de petit « centre » algérien. Six heures : soirée chaude ; large ciel, découpé dans la toile bleue.

Devant le cercle de l’Agriculture, sur le trottoir rapiécé, le garçon arabe et la petite juive, comme d’habitude, s’injurient. Et, en s’injuriant, ils s’évertuent ensemble à ajouter bout à bout les tables déteintes, ils apportent des paquets de chaises en x, qu’ils déploient, ils disposent sur les minces tapis les jeux de cartes et les corbeilles de jetons. Désintéressé, le chien du gérant se laisse choir à terre, allonge ses pattes, avale son flanc et rend sa langue, cependant que les poivriers et les caoutchoucs poussent doucement leurs ombres obliques vers les sièges où, dans un instant, se déposeront en accablement jovial, après la journée de sirocco, les ressuscités de l’heure liquide.

Le voici venir. De droite, de gauche, au long de la rue qui est une route ; de la même allure traînée sur le sol de poudre qui boit le pas. Brassements las d’éventails carrés en liège, petits gestes envoyés, au passage, vers l’ogive des portes.

Et les tables se garnissent : colons, commerçants, fonctionnaires…

- J’en donne !

- Le roi ! Je le joue…Sa femme !

Le soleil descend dans le prolongement de la rue. Les poivriers brassent doucement de l’or. Des burnous s’en vont, longs, muets, suivis au ras du sol d’une petite ouate d’ocre. Les cigarettes sentent le bazar et l’anisette espagnole poivre son relent.

- Hé bien, les colons, que disent les blés ?

Question rituelle, formule type. Les réponses jaillissent, heureuses : Blé grenus, murs. Dutheil et Scotto moissonnent à la machine depuis hier, leurs terrains s’y prêtent. Piétri attend une lieuse. Cardonna et ses voisins du « Versant » comptent sur les équipes de journaliers qui, vers cette époque, descendent de la Kabylie…

-Je coupe ! Trèfle !

-… Il y en a qui sont en route, parait-il

-Et la dernière, quinze !

A gauche, le soleil coule derrière un écran, Dans l’air une grande nappe de cuivre bascule, sable le clocher, incendie le coq.

Les Kabyles ! Voici les Kabyles !

Ensemble tous les yeux se sont levés. A droite, l’autobus, surgis entre les trottoirs bouche l’horizon. Il beugle, grogne, hennit, et vient stopper en se déhanchant, en face du cercle.

Personne ne joue plus. On rit. Les Européens regardent l’arrivage en caque des indigènes. Auprès du chauffeur, sur trois places numérotées, cinq Kabyles sont en train de s’extirper les uns des autres. A chaque fenêtre, les têtes de Kabyles poussent en essaim. Sur chacun des bancs de la plate forme six ou sept Kabyles ont réussi le tour de force de s’insérer. On les devine équilibrés sur les genoux coincés entre leurs ballots… Mais n’y en avait-il pas un tout à l’heure en lapin sur le marchepied et deux ou trois en écureuils sur l’échelle… A présent, c’est une vociférante et tumultueuse exhumation. Par ici, des jaillissements en grappes, par là des dégringolades en files. Un grand bourru annonce dans le brouhaha qu’il va sauter par-dessus le capot du moteur, et d’abord il rallume sa cigarette.

A terre, l’équipe se reforme, et c’est un carnaval d’accoutrements. Voici un courtaud dans une redingote veuve du pan gauche mais à revers de satin. A coté, un dégingandé balance sous sa gandoura un pantalon à carreaux. Celui-ci, chaussé de bottines qui furent vernies. Exhibe des mollets à cordes et des rotules qui grimacent. L’autre, la bas fidèle au large seroual en jupon, l’a surmonté d’une tunique.

Certains ont conservé le costume de tradition : gandoura ceinturée de cuir, burnous. Parmi leurs voisins ils apparaissent des bourgeois mélangés à des mendiants. Et c’est exactement le contraire : mes « mendiants » possèdent deux costumes : le vêtement kabyle qu’ils ont laissé à la tribu, et cet accoutrement acheté au brocanteur, bon pour le travail chez les roumis.

Les « bourgeois » étaient trop pauvres pour se payer l’accoutrement de brocante. Celui qui marche devant est de ces derniers. Grand air, haut d’épaules sous le burnous drapé en toge, le regard d’aplomb il tient son rang, c’est le chef.

Celui qui marche à l’arrière porte aussi le costume kabyle. Très jeune, menton poli, profil qui tenterait un imagier. Dans sa gandoura serrée aux hanches, il apparait amaigri. Il suit d’un pas qui ne semble pas son pas, qui traine trop, pour un chevrier, les sandales en toisons cordées. Son burnous pend à son épaule, le capuchon dans le dos, sacoche habituelle du berbère « marchant la route ». Sans doute contient-il des provisions. A coup sur, il contient aussi une faucille et une flute kabyle.

**Ferdiand DUCHENE, *Le Berger d’Akfadou*, OASIS Editions, 2006, p. 7-10**